

## Des prisonniers italiens en quête d'amour et de jeu

Volterra/Théâtre. La production d'« Orlando Furioso » scelle dix années de confiance entre Armando Punzo et les détenus d'une prison toscane

**ORLANDO FURIOSO**, de l'Arioste. Par les détenus de la prison de Volterra et la Compagnia della Fortezza. Mise en scène : Armando Punzo. Ce spectacle a été présenté du 20 au 26 juillet.

**VOLTERRA (Toscane)**  
de notre envoyé spécial

Les paladins surgissent un à un de la porte de bois clair qui marque l'entrée : fiers des tatouages qui couvrent leurs thorax bronzés, ils portent des pantalons rouges et ont enveloppé un de leur bras dans une sorte de carapace fabriquée en papier d'aluminium. Ils nous attendent au tournant, surtout les filles d'ailleurs, et nous invitent à les suivre par un geste de la main. Tout de suite après, on les entend entonner depuis de longues galeries étroites leurs plaintes pour la beauté d'Angélique et l'amour perdu, tandis que des cris montent des couloirs.

Les détenus de Volterra qui jouent *Orlando furioso*, de l'Arioste, sont désormais connus dans toute l'Europe pour la performance de leur jeu scénique. En dix ans, ils ont donné vie au plus instable des théâtres italiens : les acteurs changent sans arrêt sui-

vant le décompte des jours de peine qu'il leur reste à purger. L'année dernière, on avait rendu compte avec beaucoup d'enthousiasme de leur préparation pour *Marat-Sade*, *The Bring* et *Les Nègres*, pièces jouées parfois en dehors de la prison dans différentes villes italiennes, où ils avaient été largement applaudis par d'authentiques spectateurs.

Ce poème de l'Arioste, présenté ces jours-ci au Festival de Volterra dans la section « Théâtre de l'impossible », est « un aboutissement mais aussi le signe d'un nouveau départ », comme le dit Armando Punzo. Ce Napolitain d'une quarantaine d'années a créé cette étonnante initiative en 1989, gagnant petit à petit la confiance des prisonniers et devenant leur metteur en scène.

### « NOUS VIVONS UNE UTOPIE »

Jamais comme cette année il ne se sera posé autant de questions sur le sens de sa démarche, perpétuellement menacée par des obstacles bureaucratiques et des difficultés économiques : « Pour beaucoup d'entre nous qui venons du sud de l'Italie, Orlando évoque le souvenir de ces chanteurs ambulants qui parcouraient les routes de Sicile avec des marionnettes ; cela

correspond un peu à un retour à l'enfance. Le mettre à nouveau en scène a été comme recommencer un jeu, d'abord entre nous pendant les répétitions, puis avec le public, auquel nous demandons de se laisser impliquer. Cette histoire est celle d'une utopie : celle de la recherche intarissable et insatiable de l'amour. Nous aussi, nous vivons à notre façon une utopie. »

L'*Orlando* de Ronconi, bien connu de tous, se terminait par une scène dans un labyrinthe où les spectateurs rejoignaient les acteurs et finissaient par s'y perdre. Ici, le labyrinthe a été construit à l'intérieur de la prison en un mois et demi, dans la cour où les condamnés prennent quotidiennement l'air. Dans chacune des six parties de la pièce, chaque détenu-acteur est libre d'interpréter les personnages qu'il a lui-même choisis et de dire à qui il veut et où il veut ses longues tirades apprises par cœur. C'est à lui de guider le public, de le faire évoluer dans tout l'espace, aidé par une bande sonore mêlant tintements de carillons et voix d'enfants hurlant.

Combien sont-ils sur cette scène, les Orlandi cherchant en vain une Angélique ? Et les autres personnages, secondaires, qui font résonner leur angoisse, et aussi

ceux qui incarnent les héroïnes féminines Olimpia et Bradamente. Sous un soleil cuisant d'après-midi, le spectateur est rapidement conquis par l'esprit du jeu. Il peut tout aussi bien attendre sans changer de place les actions qui se succèdent devant lui ou bien aller au devant des aventures. L'angoisse et le retour à l'enfance (à travers le jeu) sont très bien rendus par la poursuite sans fin des acteurs.

À l'intérieur du labyrinthe, le discours poétique oscille entre désespoir et ironie sans jamais tomber dans la parodie. Nos hommes sont contraints de trouver leur identité à travers le jeu, puisqu'ils ne trouvent pas de réponse à leur appel. Divertissant et surprenant, le spectacle émeut, nous envoyant tel un boomerang sa charge d'angoisse et de questions sous-entendues. On le voit d'ailleurs à la fin sur les visages ruisselants de sueur des spectateurs devant les vingt-sept comédiens, dont deux tunisiens, alignés sur les deux étages de l'échafaudage adossé au mur de la forteresse-prison, tel un podium. C'est le dernier regard que l'on porte sur ces garçons qui font exploser leur hurlement, le poing fermé et tendu.

Franco Quadri